

BAO Tianxiao, 2021, *Souvenirs de la Chambre de l'ombre du bracelet, suivi de deux nouvelles « sentimentales »*, traduction, notes et postface de Joachim BOITTOUT, préface de Sébastien VEG. Éditions Rue d'Ulm, Paris, 371 p.

Isabelle Rabut
Inalco-IFRAE

La période désignée sous le nom de *Qingmo minchu* 清末民初, vue naguère comme une époque de stagnation ou de décadence, suscite depuis une trentaine d'années un regain d'intérêt de la part des sinologues, et notamment des spécialistes de la littérature. Néanmoins, elle reste relativement mal connue, par rapport à la période de la Révolution littéraire. C'est dire l'importance de cette traduction partielle des *Chuanyinglou huiyilu* 釧影樓回憶錄 [Souvenirs de la Chambre de l'ombre du bracelet] du romancier et journaliste Bao Tianxiao 包天笑 (1876-1973). L'écrivain entame la rédaction de ces mémoires en 1949, à l'âge de 73 ans. Ceux-ci paraîtront en plusieurs étapes à partir de 1966, et Bao Tianxiao en rédigera une suite dans les années 1970, laquelle sera publiée peu avant sa mort. Le traducteur regrette dans son avant-propos de n'avoir pu livrer l'intégralité de ces souvenirs qui, avec leur suite, occupent près de 600 pages. Le lecteur partagera volontiers ce sentiment, tant le texte est d'un abord plaisant. Placées avant la postface, les notes copieuses et érudites n'entravent pas le mouvement de la lecture et viennent

opportunément résumer les parties manquantes. Joachim Boittout a choisi de mettre l'accent sur les activités de Bao comme journaliste et homme de presse, et d'éclairer par ce biais le rôle de l'écrivain « dans ce que l'on pourrait appeler la fabrication et la diffusion de la “modernité” chinoise ». Reçu en 1894 au concours de *xiucai* 秀才, Bao abandonne cependant très vite la voie mandarinale pour se tourner vers les perspectives nouvelles qu'offre alors le développement de l'édition et de la presse : dès 1900, il co-fonde, à Suzhou, une librairie et une revue, avant de travailler, à Shanghai, comme éditeur au Pavillon du grain doré (*Jinsuzhai yishuchu* 金粟齋譯書處, ces « grains dorés » pouvant désigner aussi les fleurs d'osmanthe), une maison spécialisée dans la traduction où il éditera des traductions de Yan Fu 嚴復 (1854-1921), puis d'entrer comme journaliste à l'*Eastern Times* (ou *Shibao* 時報), le journal fondé par Kang Youwei 康有為 et Liang Qichao 梁啟超. Dans les années 1910, il est rédacteur en chef de plusieurs magazines et édite de nombreux manuels scolaires. Ce parcours est retracé dans une suite de chapitres vivants. On appréciera, entre autres, le récit que fait l'auteur de son enfance et de l'éducation reçue entre les mains d'un précepteur (il se dit déjà passionné de romans, ce qui constitue un premier signe revendiqué de modernité) ou l'évocation de l'animation qui saisissait les environs de la Cour aux examens de Suzhou lors des sessions d'examen. L'ouvrage fourmille de détails précis, par exemple sur les agences de poste privées qui permettaient aux abonnés de Suzhou de recevoir rapidement le *Shenbao* 申報. Bao nous fait entrer dans le détail du métier d'éditeur, expliquant que pour retenir l'intérêt du lecteur, il faut faire en sorte de publier un même roman (en l'occurrence plutôt une longue nouvelle de 50 000 caractères environ) en deux ou trois fois seulement.

Du récit de ces expériences menées à l'aube du xx^e siècle, émerge une nouvelle image de ces temps pré-républicains, où les évolutions se seraient accomplies de façon graduelle et auraient été préparées de plus longue date qu'on ne se le représentait auparavant. Des chercheurs tels que Chen Pingyuan 陳平原, David Der-wei Wang ou Patrick Hanan, s'efforcent depuis quelques décennies de mettre au jour la modernité de la fin des Qing¹. L'étude de revues

1. Dans le sous-titre de son ouvrage *Fin-de-Siècle Splendor*, 1997, David Der-wei WANG parle de « modernités réprimées ».

de la fin du XIX^e siècle comme le *Dianshizhai huabao* 點石齋畫報 révèle la vive curiosité intellectuelle des gens de l'époque. Portés par ce désir de nouveauté, il n'est pas étonnant que certains contemporains de Bao se soient lancés dans nombre d'entreprises, si aventureuses fussent-elles sur le plan financier.

Au chapitre III de son roman *Lao Zhang de zhexue* 老張的哲學 (1926), Lao She 老舍 (1899-1966) imaginait un instituteur incarnant par sa tenue vestimentaire composite (robe traditionnelle et pantalon à l'occidentale en soie du Henan, attaché au niveau des chevilles) une alliance passablement ridicule des cultures orientale et occidentale. Rien d'incongru ni d'emprunté, en revanche, chez Bao Tianxiao, qui fait le grand écart entre deux siècles et deux époques. Il donne l'impression d'être passé sans solution de continuité d'une société à une autre, comme s'il n'y avait pas eu de révolution. Et pourtant il existe bien, comme le souligne Joachim Boittout, des « identités contradictoires » chez ce « lettré de Suzhou pétri de culture classique converti au journalisme politique moderne dans un Shanghai occidentalisé ».

Certes, il faut tenir compte de la distance temporelle : ces souvenirs sont écrits avec le regard d'un homme des années 1950. Pour le septuagénaire qu'il était alors, certains détails du passé sont sans doute aussi lointains que pour nous autres, lecteurs étrangers. Bao n'avait sans doute pas ce public en tête quand il écrivait ses souvenirs, mais son souhait de faire revivre une époque révolue et d'en fournir les clés aux jeunes générations est évident. Il semble même y prendre grand plaisir, expliquant par exemple comment on voyageait à l'époque, avec matelas, malle en cuir, panier... et pot de chambre (p. 87) ; faute de train reliant Suzhou à Shanghai, il fallait prendre le ferry qui effectuait le trajet en quinze ou seize heures (aujourd'hui le *gaotie* 高鐵 couvre la distance en une demi-heure !). Il y aurait toute une étude à mener sur les précisions fournies entre parenthèses, afin d'appréhender ce qui, dans l'esprit de l'auteur, ne pouvait plus être su ou compris des lecteurs d'aujourd'hui. Bao est bien conscient des changements qui se sont produits durant sa jeunesse, mais au lieu d'opposer de façon tranchée deux époques, il s'attache plutôt à montrer comment le monde nouveau est sorti peu à peu de l'ancien, la coexistence des deux aboutissant parfois à des anecdotes savoureuses comme celle de la courtisane-étudiante. L'ensemble a quoi qu'il en soit un ton alerte et presque enjoué, que rend bien le naturel de la traduction française.

Si Bao Tianxiao a montré une « souplesse intellectuelle » particulièrement remarquable, son aisance à circuler entre deux univers est aussi, semble-t-il, un signe distinctif de son statut d'écrivain populaire (*tongsu* 通俗), attentif à la société où il vit, mais peu soucieux de donner des leçons, à l'opposé de la raideur doctrinale des acteurs du 4 Mai (qu'on a parfois exagérée, cela dit, en ne retenant de leurs œuvres que le message révolutionnaire et en ignorant les nuances ou les doutes qu'ils expriment). Cette « tolérance vis-à-vis de la coexistence d'idées contraires » serait, selon Joachim Boittout, une caractéristique essentielle du « modèle républicain » antérieur aux années 1920.

On trouvera une illustration de cet état d'esprit dans les deux nouvelles de Bao proposées ici en complément de ses *Souvenirs* (et dont il manque malheureusement les titres chinois). Toutes deux sont écrites en langue classique, la facilité avec laquelle Bao navigue entre le classique et le vernaculaire étant, aux yeux du traducteur, une preuve supplémentaire de la souplesse évoquée plus haut. La première de ces œuvres, « Un fil de lin » (1909) raconte l'histoire d'une jeune fille contrainte d'épouser le mari apparemment idiot qu'on lui a destiné, et qui le découvre sous un autre jour après qu'il s'est sacrifié pour la soigner alors qu'elle avait contracté la diphtérie. Une sorte de compromis est ainsi trouvé entre la morale ancienne et les exigences du sentiment individuel. En imaginant une discussion entre la jeune héroïne et son père à propos d'une nouvelle traduite, parue dans le journal où fut publié « Un fil de lin », Bao Tianxiao souligne le rôle de la fiction dans les débats de société de l'époque. La seconde nouvelle, « L'Oie solitaire » adopte la forme du journal intime, dans un contexte paradoxal, puisque la femme s'adresse ici aux mânes de son époux.

La traduction proprement dite est complétée par un long essai sur Bao, « la voix de l'espace public républicain (1900-1920) », dans lequel Joachim Boittout a souhaité « arrimer son parcours personnel dans l'histoire intellectuelle chinoise de l'époque », et notamment dans celle de la presse, qui contribua largement à l'essor de la « première modernité » chinoise. Très solidement documenté, exploitant de nombreuses sources traitant de l'histoire de la presse ou de la transformation du lettré en intellectuel moderne, cet essai dense brosse un tableau de la sphère publique chinoise de la fin du XIX^e siècle

aux années 1920 et témoigne de l'intensité de la circulation des idées bien avant le mouvement du 4 mai. Y sont décrites la politisation de la société à travers les revues et les associations, mais aussi la création de nouveaux espaces de sociabilité tels que le Pavillon du repos installé dans les locaux de l'*Eastern Times* auquel collaborait Bao Tianxiao. La littérature, quant à elle, nourrit le débat public sous l'angle émotionnel. Or cette dimension du sentiment, loin d'être secondaire, a au contraire marqué très fortement la sphère publique de la fin des Qing, ainsi que l'ont montré des travaux récents (cf., par exemple, Haiyan LEE, *Revolution of the Heart: A Genealogy of Love in China, 1900-1950*, Stanford University Press, 2007). Joachim Boittout n'hésite pas à voir dans le roman, à la suite de Benedict Anderson, un facteur essentiel dans la construction d'une communauté nationale (avec cette réserve, peut-être, que la communauté en question n'englobait pas la totalité de la population chinoise). Bao Tianxiao, pour sa part, a contribué à influencer son temps aussi bien par ses chroniques et ses éditoriaux politiques, dans lesquels il prône le constitutionnalisme, que par ses romans sentimentaux. Double engagement auquel il faut ajouter celui d'éducateur et de traducteur. Concernant ce dernier volet de son activité, on retrouve chez Bao cette hardiesse caractéristique des traducteurs de l'époque, qui n'hésitent pas, assistés d'un comparse, à se lancer dans la traduction de textes originaux dont ils ne maîtrisent pas la langue. Joachim Boittout prend soin toutefois de noter que les réussites diverses de Bao Tianxiao restent exceptionnelles et ne doivent pas masquer le sort moins enviable de certains de ses contemporains comme Xu Zhenya 徐枕亞, qui échouèrent à vivre en accord avec leur temps.

L'ouvrage s'achève sur une chronologie détaillée de la vie de l'écrivain : on y apprend ainsi qu'il déménage en 1948 pour rejoindre son fils qui travaille à Taipei, et qu'il ne vivra plus jamais en Chine continentale. Après avoir passé deux ans à Taiwan, il s'installe définitivement à Hong Kong. Pourquoi n'est-il jamais revenu en Chine et que pensait-il des communistes ? C'est sans doute une des rares interrogations qui restent en suspens au sortir de cette étude très fouillée.

Dans sa volonté de reconstituer dans toute leur complexité les réseaux intellectuels de l'époque, l'ouvrage fait défiler un nombre impressionnant de personnages, au point qu'on se prend à regretter l'absence d'un index des noms

propres. Un tel appendice aurait renforcé encore l'intérêt pratique de ce petit ouvrage qui, au-delà de la traduction qui lui sert de point de départ, parvient à retracer finement le paysage intellectuel de cette période de l'histoire chinoise restée longtemps dans l'ombre du 4 Mai.